Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/beitraege-zur-geschichte-der-philo-theo-des-mittelalters_1910_8_6

BEITRÄGE ZUR GESCHICHTE DER PHILOSOPHIE DES MITTELALTERS.

TEXTE UND UNTERSUCHUNGEN.

IN VERBINDUNG MIT

DR. GEORG FREIH. VON HERTLING,
O. Ö. PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT MÜNCHEN,

UND

DR. MATTHIAS BAUMGARTNER,
O. Ö. PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT BRESLAU,

HERAUSGEGEBEN

VON

DR. CLEMENS BAEUMKER,
O. Ö. PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT STRASSBURG.

BAND VIII. HEFT 6.

E. VANSTEENBERGHE: LE „DE IGNOTA LITTERATURA" DE JEAN WENCK DE HERRENBERG CONTRE NICOLAS DE CUSE.

MÜNSTER 1910.

DRUCK UND VERLAG DER ASCHENDORFFSCHEN BUCHHANDLUNG.

LE „DE IGNOTA LITTERATURA“ DE JEAN WENCK DE HERRENBERG

CONTRE NICOLAS DE CUSE.

TEXTE INÉDIT ET ÉTUDE

PAR

E. VANSTEENBERGHE

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

DIPLÔMÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES DE PHILOSOPHIE.

ALMA COLLEGE
196
LIBRARY
B145
Alma, California

MÜNSTER 1910.

DRUCK UND VERLAG DER ASCHENDORFFSCHEN BUCHHANDLUNG.

18642

Introduction.

I. Jean Wenck de Herrenberg.

Lorsque parut en 1440 le „De Docta Ignorantia“ de Nicolas de Cuse, l'univers chrétien, l'empire allemand surtout, étaient profondément troublés. Le Concile de Bâle n'avait réalisé aucune des grandes espérances qu'il avait fait concevoir: avant la réforme de l'Eglise, avant la réduction de l'hérésie Hussite et du schisme Grec, il avait fait passer une interminable querelle sur les pouvoirs respectifs des Conciles et des Papes; et de plus en plus son horizon s'était borné à l'humiliation, pour ne pas dire à l'anéantissement de l'autorité pontificale. Beaucoup de ses partisans les plus décidés s'étaient séparés de lui; tels son président Césarini et Nicolas de Cuse, alors simple prévôt de Münster-Meinfeld mais déja célèbre par son magistral ouvrage „De Concordantia Catholica“ [1]. Les Grecs avaient pris parti pour le pape, et l'union réalisée au Concile de Florence avait jeté sur le Saint Siège un éclat sans égal. Néammoins, à Bâle, les irréductibles persévéraient dans leur attitude et conservaient des sympathies nombreuses. A côté des princes et des politiciens partisans de la neutralité allemande, bien des religieux qui n'avaient suivi les évènements que de loin et ne voyaient dans l'attitude d'Eugène IV qu'un moyen de faire échouer une fois de plus la réforme à laquelle ils aspiraient, gardaient au Concile leur entière confiance.

Or, depuis son retour de Constantinople, en 1437, Nicolas de Cuse travaillait infatigablement contre la neutralité et contre le Concile. Dans toutes les diètes de l'Empire: à Nuremberg en

[1] Dès le 24 octobre 1435, Ambroise Traversari se félicite de s'être concilié l'amitié de Cusa. Epist. edit. Mehus t. III col. 48.

1438, à Mayence en 1439 et en 1441, à Francfort en 1442, à Nuremberg en 1444, à Francfort en 1446, on le retrouve comme représentant du pape. „Hercule des Eugéniens“, comme l'appelle Aeneas Sylvius, il parle, il écrit sans relâche; il n'a de repos aussi longtemps qu'il reste un argument à réfuter, un électeur à convaincre.

Une telle activité devait nécessairement lui attirer des ennemis. Des pamphlets, des dictons populaires circulent contre lui. Un curieux dialogue où Aeneas le met en scène avec un certain Etienne de Novarre se répand dans les milieux intellectuels, précédé du renom de son auteur. Les moines ne sont pas les derniers à en savourer la raillerie fine et mordante voilée sous le charme du style. C'est ainsi que Vincent, prieur du monastère d'Axpach, en Autriche, apprend à connaître Cusa et à l'apprécier...[1].

Prévenu contre lui, il tiendra pour suspecte l'œuvre du cardinal légat en 1451; et lorsque ses ouvrages philosophiques lui tomberont sous les yeux, il ne les ouvrira que pour y chercher des preuves nouvelles de la perversité de leur auteur. Quand un homme de quelque envergure a pris position dans les questions les plus brûlantes de la politique ou de la religion, il faut une rare vertu pour examiner son œuvre indépendamment de sa personne. Vincent ne le fit pas, il ne voulut pas le faire. Généralisant, dans sa logique un peu courte, le mot de l'Evangile: „Un mauvais arbre ne peut produire que de mauvais fruits“, il avait sur le „De Docta Ignorantia“ sa conviction établie à priori; et c'est uniquement pour l'étayer de quelques preuves qu'il consentit à parcourir l'ouvrage.

S'il faut s'en rapporter aux insinuations de Nicolas de Cuse, l'auteur du „De Ignota Litteratura“ fut victime du même préjugé. Attaché au Concile de Bâle, contrairement aux autres docteurs de l'Université de Heidelberg, il ne pouvait avoir que des préventions contre son plus grand adversaire. Ainsi s'expliquerait la passion

[1] Pez et Hueber: Cod. diplom. histor. epistol. t. VI Augustae 1729 p. 327: Lettre de Vincent à Jean de Weilheim 1459 „Si cardinalis ille Nicolaus est ille Chusa de quo Aeneas vertit figuram dialogi sui, inter ipsum videlicet et quemdam Stephanum Novariensem, tunc non est mihi spes quod per talem fistulam unquam ... possit reformari.“

avec laquelle il parle de Cusa et cherche à lui faire perdre l'estime de son correspondant: l'abbé de Mulbrunn[1].

Il est juste cependant de remarquer que si Wenck franchit par endroits les bornes de la discussion sereine, il ne fait pas, dans son écrit, la moindre allusion à la question du schisme. Il affecte même de ne pas nommer l'auteur qu'il qualifie de „pseudo-apôtre". Son but avoué et clairement énoncé est de donner son opinion sur le „De Docta Ignorantia", de montrer ce qu'à son avis elle contient de faux et de dangereux sur Dieu, sur l'Univers et sur Jésus-Christ. Poursuivre avec des „armes spirituelles", comme le dit Wenck, l'erreur là où on croit la découvrir, c'est chose toute naturelle pour un professeur de théologie. Sans nier l'existence du préjugé dont parle Cusa, on ne peut après la lecture du „De Ignota Litteratura" lui attribuer qu'une importance minime. Il y a plus entre l'auteur du „De Docta Ignorantia" et son adversaire qu'une misérable querelle personnelle, il y a une discussion vraiment et purement philosophique ou théologique; et cette discussion n'est pas sans portée, puisque Nicolas de Cuse, bien qu'il se défende d'y attacher de l'importance[2], ne dédaigne pas d'y répondre lui même par une longue „Apologie".

* * *

De l'influence, un homme qui enseigna pendant de longues années dans une des universités les plus anciennes et les plus célèbres de l'Allemagne, ne pouvait manquer d'en avoir. Or Wenck ne fut pas seulement professeur de théologie à Heidelberg: à trois reprises différentes, les 20 dec. 1435, 19 dec. 1444 et 23 juin 1451, il fut élu recteur de cette faculté[3].

Le plus ancien écrit que nous connaissions de lui est un sermon qu'il y prononça le jour de Pâques de l'année 1437. Nous l'avons

[1] Apologia Doctae Ignorantiae; edit. Bâle p. 64, 67 et 74. — Wurdtwein: Nova Subsidia Diplom. t. IX. préface, signale une „Epistola M. Joh Wenck de Herrenberg in causa Schismatis a. 1441" conservée au t. XXIII d'une collection de Ms de Melk relative au Concile de Bâle.

[2] Apolog. p. 65: „Non est ei visum scriptum illud tanti esse, quod aut legi aut reprehendi conveniat."

[3] Töpke: Die Matrikel der Universität Heidelberg. Heidelberg 1884. t. I p. 210, 214, 267.

trouvé au Cod. Palat. lat. 438 f° 270 de la bibliothèque Vaticane, sous le titre: „Magistri Joh. Wenk de Hiremberga, sacre theol. professoris, collacio de Resurrectione Dominica.“

Neuf ans plus tard, le Lundi de Pâques 1446, il achève un: „Mémorial des offices divins, à l'usage des ecclésiastiques,“ où il donne un grand nombre de sermons sur les différentes parties de l'année liturgique et sur les saints. Un manuscrit en est conservé à la bibliothèque de Carlsruhe, sous le n° 1036; et un autre, qui paraît bien être l'original, dans le cod. Cartus. 132 de la bibliothèque de Mayence. On y lit au f° 3: „Prefacio in memoriale divinorum officiorum tam de tempore quam de sanctis per me, magistrum Joh. Wenk de Herrenberg, sacre theologie professorem, ad profectum ecclesiasticorum editum“; et à la fin: „Anno d^ni M° quadragintesimo sexto, 2^a feria pasche, pronunciature publice in Heydelberga in scolis ad sanctum Jacobum expositum finitum et rescriptum ab eadem 2^a feria pasche usque ad profestum S^ti Augustini. Deo gracias.“ Le dernier feuillet du Ms. contient des fragments de sermons ou des réflexions signées à deux endroits „Wenck 1453“.

Les destinataires de cet ouvrage étaient nombreux, car beaucoup d'étudiants se pressaient autour des chaires de l'université de Heidelberg; et l'on y venait parfois de bien loin. Pour plusieurs, comme pour Nicolas de Cuse, Heidelberg n'était qu'une étape[1]: ils allaient achever leurs études dans quelque autre centre intellectuel. La renommée de Wenck se répandit jusqu'en Italie, comme celle d'un „adepte fervent de tous les arts“ et même comme celle d'un „restaurateur et soutien de ceux qui s'étaient perdus par ignorance ou négligence“. C'est ainsi du moins que nous le présente la reconnaissance d'un certain Pierre Luder de Kyslaw, son disciple et protégé. A l'en croire, Wenck consacre tout son temps à rechercher la sagesse; pareil au vieux Gorgias, à Caton, à Solon, à S^t Augustin, il se dépense jusqu'à la fin pour rendre les autres semblables à lui et prend à sa charge les frais de leur

[1] Immatriculé vers Pâques 1416, Cusa y resta tout au plus un an et demi. Töpke op. cit. p. 128; J. Marx: Nicolaus v. Cues u. seine Stiftungen zu Cues u Deventer. Trier 1906 p. 141.

instruction. La théologie n'est pas pour lui un domaine exclusif: il ne néglige pas l'étude des lettres et même celle des poètes. Dans sa ferveur de jeune humaniste, Pierre Luder va jusqu'à promettre naïvement à son Mécène, au „très fameux docteur", son „père vénérable", de lui donner, par ses écrits, l'immortalité [1].

Un professeur consciencieux, qui ne néglige rien pour l'instruction et la formation de ses élèves et y consacre sa fortune avec son travail et son zèle, tel est Jean Wenck. On a peine à croire cependant qu'il ait beaucoup lu et goûté les classiques, celui qui qualifie d'„assez élégant" le style du „De Docta Ignorantia" [2]. Au reste, de la largeur de vues que Pierre Luder vante en lui le 23 août 1456, il n'y a pas trace non plus dans le „De Ignota Litteratura": non seulement Wenck y montre un attachement absolu et irréfléchi à toutes les doctrines communément reçues alors, mais il va jusqu'à faire grief à Cusa de lectures trop nombreuses.

Serait-ce qu'il ait, en vieillissant, modifié ses idées? Aurait-il, après avoir quitté sa chaire et son enseignement, élargi le champ de ses lectures et le domaine de ses réflexions personnelles? On serait porté à le croire, en le voyant écrire le 10 décembre 1455 le préambule de son „Commentaire sur la Hiérarchie céleste „du Pseudo-Aréopagite et y citer Jean Scot Erigène à côté de S^{t} Bernard. Mais à y regarder de près, cette œuvre nouvelle n'est

[1] Lettre de Pierre Luder de Kyslaw, datée du 10 Kal. Sept. 1456. Cod. Palat. lat. 149 f° 140 v — 141. „Theologice veritatis doctori optimo d. Joh. Wenck, artium restauratori ac firmo domicilio, patri suo colendo. Quanquam iamdudum doctor famosissime fama ingens in Italia ad aures quoque meas pervenerit te omnium optimarum artium non modo studiosissimum, verum etiam earum quoque non pene ruditate quadam ac insulsa negligentia perditarum restauratorem esse et firmissimum domicilium: fateor quidem ingenti propulsus gaudio, etsi . . . quamvis absentem lumine prius animi quam oculorum viderim . . . Tu tamen vera ductus ratione, ipsam sapientiam cum immensam esse scias, ut ab incunabulis pene ad hanc usque etatem sic omne quoque tempus sapientiam inquirendo conterere sapienter instituisti. Neque eo quidem contentus existis, quin maiora moliendo ceteros etiam, tuis sumptibus, omnem impendendo operam laborem atque industriam, tui similes efficere satagis . . . studiis humanitatum inherendo, eternos mecum sequere viros ut praeter vulgare illam veram quoque gloriam consequi merearis. Ego vero, si pia annuerint fata, si quid mea scripta poterunt, te cunctos apud posteros reddam immortalem . . .

[2] De Ign. Litt. 1^{e} phrase

qu'une réaction contre le système apologétique des humanistes. S'il y traite en effet Aristote d'„aveugle“, il n'est pas plus tendre pour „l'opaque Platon“ et pour les autres philosophes. Tandis qu'un Cusa s'attache à montrer comment tous ont donné des vues utiles, malgré leur diversité et leur imperfection, sur la vérité unique qui fait l'objet de leurs recherches, il affirme, lui, que les „béquilles de la science naturelle“ n'ont rien de commun avec la théologie. La philosophie, l'histoire et la poésie que, par engouement, dit-il, on mêle à la théologie surnaturelle, n'ont d'autre effet que de provoquer des questions oiseuses et d'engendrer le doute. C'est aux vaines spéculations qu'il faut attribuer la diversité des doctrines qui se partagent les esprits, et cette lamentable situation analogue à celle dont se plaignait S^{t} Hilaire écrivant à Constantin: „Il y a aujourd'hui autant de credos que de volontés: on écrit la foi comme on la veut, et on la veut comme on la comprend“ [1].

Troublé par le choc des idées qui suivit le contact direct avec la pensée grecque, un peu désorienté au milieu de tant de doctrines diverses, Wenck pousse un cri d'alarme: il sent que l'engouement pour les études classiques et surtout pour la lecture des philosophes païens menace de faire oublier la véritable théologie, celle qu'il a enseignée si longtemps, ou du moins d'y introduire, avec le naturalisme et l'esprit de libre examen, des germes de mort.

Esprit franchement traditionnel, défenseur jaloux et quelque peu timoré des positions acquises, le commentateur de la „Hiérarchie céleste“ se montre tel encore à un autre point de vue, lorsqu'à son ami Jean de Geilnhusen qui lui avait demandé conseil sur la vocation de son frère, il répond le 26 mars 1442 pour le dissuader de se faire ermite, et l'engager à entrer dans un ordre reconnu [2]. Et c'est précisément parceque Wenck n'a pas d'idées

[1] Ce commentaire de Wenck sur la „Hiérarchie céleste“ est au Cod. Palat. lat. 149 f^{o} 1—140.

[2] Le Cod. Cartus. 307 de la bibliothèque de Mayence contient sous le n^{o} 4 la lettre de Jean de Geilnhusen à Wenck „professori eximio et amico suo, maiori cum caritate“; et sous le n^{o} 5 la réponse de Wenck „professeur de théologie et doyen de cette faculté à Heidelberg“.

bien personnelles, parcequ'il défend une position classique et commune à son époque dans le monde universitaire, parcequ'il est, en un mot, un personnage représentatif, que son attitude vis-à-vis de Cusa nous intéresse. C'est pour cela aussi, vraisemblablement, que l'auteur du „De Docta Ignorantia" crut devoir répondre directement à ses attaques.

II. Le „De Ignota Litteratura".

Nous savions déjà par l'„Apologia Doctae Ignorantiae", que Wenck a connu l'ouvrage de Cusa par l'intermédiaire d'un ex-abbé de Mulbrunn. Ce religieux intelligent et saint, au jugement de Cusa, qui avait entendu louer la „Docte Ignorance" par son ami intime, le légat apostolique, et avait pour elle beaucoup d'attachement, n'est autre que Jean de Geilnhusen[1].

C'est du moine lui-même que provient, semble-t-il, le manuscrit du XV^e S. où nous avons retrouvé le „De Ignota Litteratura". La bibliothèque de la ville de Mayence le tient de la chartreuse de Mont S^t Michel à laquelle l'ex-abbé de Mulbrunn l'avait sans doute prêté. Elle le conserve sous la cote: Cod. Cartus. 307[2].

Le manuscrit est une collection qui comprend:

1° Un dialogue édité par un solitaire anonyme et intitulé: „Cognitio vitae".

2° Un traité de mystique ayant trait surtout au culte dû à Dieu, et à ses contrefaçons. L'auteur, probablement un religieux, s'est fortement inspiré de l'Aréopagite et surtout de Cusa[3]. Peut-être n'est il autre que Jean de Geilnhusen lui-même.

[1] Geilnhusen, près Marburg. A vrai dire, Cusa élève ici un doute. Sachant que l'abbé n'a jamais partagé l'avis de Wenck sur la question du Concile, il ne croit pas qu'il ait pu lui soumettre directement son ouvrage. Les lettres dont il a été question établissent pourtant les relations amicales du chartreux et du professeur en 1442.

[2] Nous nous faisons un devoir de remercier ici M. M. les bibliothécaires de Mayence, et tout spécialement M. le D^r H. Heidenheimer qui s'est mis très gracieusement à notre service pendant plusieurs jours.

[3] On en jugera par ces quelques extraits: ch. I „Primum est super omnia et in omnibus... Infiniti ad finitum non capit (intellectus) proporcionem, ac per hoc quantum distat ignorat, quo fit ut docte ignoramus tempus et eternitatem..." Titre du ch. II: „Quod solum primum est veritas" et plus

3° Le „De Docta Ignorantia“.

4° Le „De Ignota Litteratura“.

5° La lettre de Jean de Geilnhusen à Jean Wenck, et

6° La réponse de Jean Wenck, dont il a été question.

Mais le „De Ignota Litteratura“ y est donné sans titre ni nom d'auteur, avec la seule adresse qu'on lira ci-après; et le catalogue désigne à tort cet écrit comme étant l'„Apologia Doctae Ignorantiae“. On comprend dès lors comment le libelle de Wenck a pu jusqu'ici échapper aux recherches et que, comme le dit le Dr Uebinger, on ne l'ait connu „que par ce qu'en cite Nicolas de Cuse dans son Apologie“ [1].

Ces citations sont trop fragmentaires pour qu'on puisse se faire une idée exacte de l'opuscule. Il n'est pas jusqu'au titre qui n'en reste inintelligible, si l'on ignore que Wenck fait allusion aux textes où Isaïe et David avouent ne pas connaître la littérature et s'en glorifient; si l'on ne sait qu'il voit dans les mots „litteratura“ et „ignota“, le principe et la fin de son étude, comme Cusa le fait, dit-il, pour les mots „Docta“ et „Ignorantia“. L'esprit, telle est la pensée un peu obscure de Wenck, se porte du connu vers l'inconnu; Cusa part de ce qu'il connait, pour illuminer son ignorance, je pars, moi, de la littérature, de la sienne en particulier, pour aboutir à l'ignorer. Cette ignorance de la littérature, ce mépris des doctrines humaines comme la sienne, qui sont œuvre de ténèbres, rapproche de la vraie lumière qui est Dieu.

Il attaquera donc certaines propositions du „De docta

loin: „Age nunc, quoniam liquet totum universum ex se, in se et a se nichil esse, aut tamen ymmo maximam contractam veritatem, cuius veritatis esse est esse ymaginem ... id a quo est primum simpliciter est, quoniam primum contractum non potest nisi a primo absoluto esse ..“ Ailleurs: „(Deum) non esse lucem ut hic corporalis cui tenebrae opponuntur, sed simplicissimam et infinitam, in qua tenebre sunt lux ... Caliginem intrantes ignorancie, adoramus ... Hec theologia negacionis ... est necessaria ... que huic potissimum innititur fundamento quod sacre sciamus nos Deum ignorare in tantum quod ineffabile, inymaginabile, insensibile, inintelligibile ... Verius de ipso per remocionem et abnegacionem loquimur, uti Dyonisius testatur ... Unde nec Pater est, nec Filius, nec S S. ... Ipse complicacio omnium, cuius singula explicacio sunt ...“ etc.

[1] „Die Gotteslehre des Nicolaus Cusanus“ Münster u. Paderborn 1886 p. 50 note 2.

ignorantia" comme „dissonantes d'avec la foi, offensives des esprits pieux, et de nature à détourner vainement du service de Dieu": En bon argumentateur, il le fera après avoir mis en forme, ou à peu près, les principaux raisonnements de son adversaire. Une première partie cependant est consacrée à mettre en lumière les principes sur lesquels s'appuie Cusa pour édifier son système; et à les critiquer vigoureusement. C'est la plus importante et la plus vivante.

* * *

En exergue de son opuscule, Wenck inscrit la parole du Psalmiste: „Vacate et videte", qui fut, pendant des siècles, la devise de toutes les âmes éprises de mysticisme. C'est le „Vaquez et voyez" que l'on retrouve depuis le Livre du „Repos des Religieux" de Petrarque[1], jusque dans les lettres de Nicolas de Cuse, le philosophe amant de la solitude, l'évêque incompris et persécuté, qui faillit se retirer au monastère bénédictin de Tegernsee.

Mais en quoi consiste cette „vision", et comment s'opère-t-elle? Est-elle intuitive ou indirecte? L'imagination, la raison y jouent-elles un rôle? Autant de questions qui divisent et passionnent les mystiques spéculatifs. „Vaquez", pense Wenck, cela veut dire: rendez vous libre, dépouillez votre esprit de toute science humaine pour recevoir sans ombre l'illumination divine; et il considère l'œuvre de Cusa comme un obstacle à écarter, comme un écran qui empêche de voir Dieu.

Il faut vraiment, comme le remarque l'auteur de l'„Apologia", que sa réflexion ait été courte, pour ne pas l'amener à conclure que le mot du Psalmiste s'applique merveilleusement à la „Docte Ignorance"! Ne recommande-t-elle pas non seulement d'oublier les systèmes des philosophies humaines, mais d'en négliger jusqu'à l'instrument: la raison? C'est d'une manière incompréhensible que Cusa prétend avoir atteint les choses incompréhensibles, grâce au secours d'une lumière surnaturelle.

[1] H. Cochin: „Le Frère de Petrarque et le Livre du „Repos des Religieux" Paris Bouillon. 1903.

Il est vrai que cette affirmation même choque Wenck, et si violemment qu'il la dénonce sans détours comme l'œuvre d'un „faux prophète“. Incompréhensibles, s'écrie-t-il, les choses que d'après S^t Paul „nous voyons comme dans un miroir“? Les atteindre d'une manière incompréhensible, alors que „tout ce qui est reçu, est reçu selon la nature de ce qui reçoit“ comme le dit Boèce, et que par conséquent l'homme ne peut comprendre autrement que d'une manière compréhensible, et à l'aide d'images? Evidemment la „Docte Ignorance“ procède du même esprit que les doctrines des Vaudois, d'Eckhart et de Wiclef.

Ici encore, cependant, Cusa partait des mêmes principes que son adversaire; mais, plus logique que lui, il déduit du fait que toute image n'est qu'une reproduction imparfaite de son original, cette conclusion que la vérité absolue dont le monde est l'image, est incompréhensible; et que si nous voulons l'atteindre, il nous faut dépasser les créatures multiples pour nous élever par une ascension incompréhensible, vers l'unité divine [1]. En elle, ajoute-t-il, la multiplicité devient unité; sa simplicité est telle que les contraires ne s'y opposent plus. Sans doute, une telle notion dépasse les bornes de notre raison, mais elle est le fondement de la vraie science de Dieu.

Wenck a compris l'importance de cette théorie, et que d'elle dérive toute la doctrine du „De Docta Ignorantia“. Supprimer ainsi le principe de contradiction, c'est, objecte-t-il, faire bon marché de l'autorité d'Aristote, et détruire du même coup le fondement de toute science.

D'Aristote et de sa secte, alors prédominante [2], Cusa ne se soucie guère. Il ne supprime pas d'ailleurs purement et simplement le principe de contradiction: il en reconnait la valeur, la nécessité même pour la raison; mais, au dessus de la raison qui est discursive et conduit à la science, il voit l'intelligence qui, sans le secours du raisonnement, conduit à l'intuition. Nous élever du domaine de la raison à celui de l'intelligence, c'est le rôle de la „Docte Ignorance“. Elle nous fait saisir d'un seul coup d'œil,

[1] Apologia p. 66.
[2] Apologia p. 64.

comme du sommet d'une tour, les connaissances fragmentaires auxquelles aboutissent laborieusement ceux qui explorent la plaine. Avec ce recul, le spectateur voit l'unité de ce que la raison lui faisait considérer comme distinct et incompatible [1]. Est-ce à dire que le créateur s'identifie dès lors avec la créature? que l'opposition entre Dieu et le monde n'ait de valeur que pour la raison et soit, par suite, d'ordre purement logique? Wenck entend bien pousser Cusa à cette conclusion; mais le cardinal refuse énergiquement de s'y laisser acculer. Il invite son contradicteur à tenir compte de tout ce qu'il a écrit: juger une phrase sans son contexte, c'est manquer de loyauté; avec un tel procédé, il est trop facile de prendre quelqu'un en défaut. S^t^ Thomas ne remarque-t-il pas dans sa Somme „contra Gentiles", qu'on a pu accuser de panthéisme l'Aréopagite parcequ'il dit dans sa „Hiérarchie céleste" que „Dieu est l'être de tout"; mais que, s'ils avaient lu le traité „Des noms divins", ses critiques auraient eu la preuve que leur interprétation était fausse. Ainsi en est-il pour la „Docte Ignorance": seule la passion a pu guider son adversaire, car dire que l'image se confond avec son modèle serait un signe de démence plutôt que d'erreur. De ce que toutes choses sont en Dieu comme l'effet dans sa cause, il ne s'ensuit pas que l'effet soit la cause, encore que dans sa cause il ne se distingue pas d'elle [2].

Si Cusa réfute longuement les quelques lignes consacrées par Wenck à l'accusation de panthéisme, c'est qu'à bon droit il voit à sa base une fausse interprétation de la doctrine de la coïncidence des contraires qui est le fondement de toutes les autres objections.

Son adversaire en effet continue de le combattre au nom du principe de contradiction. Avec une pitié qui n'est pas exempte de dédain, il lui reconnait le désir de savoir, mais regrette que ses efforts ne soient pas dirigés selon la science. „Savoir, dit Cusa, c'est ignorer; comme si possession et privation n'étaient pas choses bien distinctes, comme si elles ne s'excluaient pas, comme

[1] Apologia, p 68. Cf. sur ce point aussi les claires explications du „De conjecturis" l. II ch. I auquel les historiens de Nicolas de Cuse n'ont pas toujours assez recours, bien que l'auteur du „De Docta Ignorantia" les y renvoie souvent.

[2] Apologia p. 68—69.

si la limite de la science n'était pas précisément la fin totale de l'ignorance!“ Wenck se laisse tromper par les mots: Cusa cherche, il l'avoue lui même, à attirer sur ses idées l'attention des lecteurs par la nouveauté ou le piquant des titres qu'il emploie, il joue un peu au paradoxe: le professeur de théologie le prend au mot. Il a lu en tête du chap. I „Quomodo scire est ignorare“, cela lui suffit. Qu'importe alors que Cusa s'explique, qu'importe qu'à son sens la science soit la connaissance de son ignorance: de quelque manière qu'il réponde à la question du comment, il n'en restera pas moins que „savoir, c'est ignorer“, ce que Wenck ne saurait admettre.

Convaincu, du reste, que Dieu n'est pas inconnaissable, il apporte à l'appui de sa thèse divers passages des Ecritures. „Mais l'auteur du „De Docta Ignorantia“ ajoute t-il, ne tenant aucun compte des créatures, s'avance seul dans les ténèbres: il s'évanouit dans ses pensées, et, se sentant incapable de voir Dieu tel qu'il est, il ne le glorifie pas. Son erreur n'a d'autre cause que son ignorance de la logique. Alors que, selon ses propres théories, Dieu échappe à toute proportion, il prétend, lui, avoir trouvé dans son „Ignorance“ une proportion exacte!“

* * *

Après les principes, les conclusions. Parcourant maintenant les trois livres du „De Docta Ignorantia“, Wenck en extrait 37 propositions qui lui paraissent répréhensibles. Les unes sont des citations textuelles; d'autres reproduisent plus ou moins fidèlement la substance d'un paragraphe ou d'un chapitre; toutes lui semblent mériter la plus sévère condamnation.

A l'en croire, il n'est pas de sujet sur lequel Cusa n'ait professé des doctrines monstrueuses: Dieu, son existence (III 2, IV, VII 1), sa nature (I, VI 1—2, VIII 2), sa Trinité (VI 2). Le monde, son existence propre (I), sa contingence (I, III 1, VI 3), la distinction essentielle des choses (VII 2), leur subsistance dans leur genre propre (I 1, II 1), la contingence des futurs (VI 3), la simplicité de l'âme (VIII 1). Le Christ, son individualité (IX 4), sa nature propre (X et seq.).

Son ouvrage est plein de méprises ou de confusions. Il lui arrive de prendre une similitude pour une réalité, de confondre

image et modèle (IV), possession et privation (IV 1), puissance et acte (IX 2), créateur et créature (IX 3), accident et substance (X 4). Les contradictions se rencontrent d'ailleurs fréquemment sous sa plume: après avoir nié la Trinité, il essaie de la prouver par des similitudes (I); il veut comprendre Dieu (II), puis le déclare incompréhensible (VI 1); il le présente comme étant la mesure de tout, et affirme ailleurs qu'il est incomparablement au dessus de tout (V 3) etc. . . .

Mais il y a plus: sa doctrine est la ruine de la théologie (I 2) comme de la méthode qui y conduit (V), de la connaissance des essences (III), de la science du ciel (IX), de la philosophie (VII 3); en un mot, elle détruit toute méthode scientifique en niant le principe de contradiction (III 1), et toute science en élevant l'ignorance au dessus de la connaissance (IV 2).

Voilà, dit Wenck, où conduisent l'absence de logique, le défaut d'intelligence (IV) et l'inconscience (VIII).

* * *

Le réquisitoire est violent. Il serait trop long de suivre dans le détail les déductions de son auteur; on les lira dans le texte que nous publions. Contentons nous ici d'en dégager les idées qui l'ont inspiré et d'apporter par là quelques traits nouveaux à la physionomie de Jean Wenck.

Nous retrouverons d'abord l'homme de tradition que nous connaissions déjà par ailleurs. Le caractère nettement conservateur de son attitude est peut-être ce qui frappe le plus à la lecture du „De Ignota Litteratura": son auteur a tout un système d'idées de la valeur desquelles il ne doute pas le moins du monde; il est au contraire si assuré de leur vérité qu'elles lui servent de pierre de touche pour juger celles de Cusa. Sans cesse nous le voyons opposer à son adversaire des définitions, des divisions, des notions qu'il semble croire manifestement évidentes, comme si c'était là une parfaite réfutation.

Encore ces idées n'ont elles rien de bien original et trahissent elles chez le professeur de Heidelberg la tournure d'esprit d'un élève assez docile. Comment croirait-il, par exemple, que la similitude des êtres entre eux peut grandir indéfiniment? puis-

qu'Aristote nie que le semblable puisse jamais devenir identique; puisque, selon Porphyre, l'égalité se fonde sur la catégorie de la quantité, et la similitude sur celle de la qualité (II). L'„ipsedixetisme" de Wenck est tel qu'il croit en avoir assez dit pour réfuter une idée quand il a fait remarquer sa nouveauté: „affirmer que la terre est une noble étoile, plus grande que la lune, c'est avancer une chose inouïe" (IX). Il semble que Cusa n'ait pas tout à fait tort quand il le range parmi les nombreux sectateurs d'Aristote qui, ne croyant pas au progrès, condamnent tout ce qui contredit la parole du maître [1].

Il a cru découvrir d'ailleurs, nous l'avons dit, dans le „De Docta Ignorantia", l'esprit qui inspirait les Vaudois, Eccart et Wiclef. A plusieurs reprises, il revient sur cette idée en ajoutant à son enumération les Beghards ou les Lollards (I, IV); et ne manque pas de noter qu'ils furent condamnés par l'Eglise. On s'étonne moins de cette insistance lorsqu'on sait, par la lettre de Jean de Geilnhusen, que Wenck a combattu „les erreurs et les singularités des Vaudois et des Beghards" dans son enseignement et dans ses prédications [2]. On commence même à soupçonner en lui un de ces esprits timorés qui, après avoir vu quelque part un danger réel, pressentent partout des menaces; un de ces chercheurs d'hérésies pour qui les textes les plus inoffensifs cachent parfois des sens diaboliques, et dont l'imagination découvre entre les lignes les plus claires, un secret venin. Cusa lui reprochera, non sans raison, d'avoir mal compris sa pensée. A plusieurs reprises même, il l'accusera sans détours d'avoir fait œuvre de faussaire. Plutôt que de suspecter la bonne foi du professeur, ne peut-on inscrire au compte d'une certaine phobie les méprises qui lui font trouver entre les doctrines de Cusa et celles des Beghards hérétiques des rapprochements inattendus?

En bon disciple du premier recteur de Heidelberg, Marsile d'Inghen, Jean Wenck semble aussi avoir eu l'horreur du réalisme.

---

[1] Apologia p. 64.

[2] Cod. cité: „Quia prioribus diebus contra Waldensium et infatuatorum Beghardarum errores et spurcas atque horrendas singularitates, veluti propugnator vite et veritatis evangelice magnificus, predicando publice atque docendo dimicastis . . ."

Deux fois, à propos de la simplicité du monde (I), et de l'humanité (X 3), il croit pouvoir affirmer que Cusa „réalise" des universaux. A vrai dire, le cardinal affecte de ne pas comprendre ce que son adversaire entend par „universalisants" [1]; et de fait, il a bien posé dans son livre qu'en dehors de Dieu l'Univers un n'existe que dans les choses multiples [2], que l'humanité n'existe que dans les hommes. Il n'en est pas moins certain que plus souvent il parle de l'Univers ou des idées générales comme ferait le plus pur Platonicien [3]; et Wenck, qui prend les textes „ut sonant" a pu se tromper sur sa pensée.

Il a pu surtout y voir une preuve de plus que les erreurs de Cusa sont attribuables à l'ignorance de la logique. Et pourtant, cette science, certes Nicolas la connaissait: à Heidelberg même, peu d'années après la mort de Marsile, il avait pu s'y adonner avec toute la ferveur de son esprit avide de savoir; mais très vite il avait vu combien était vaine cette „garrula logica" des Occamistes, qui envahissait la métaphysique et nuisait à la théologie plus qu'elle ne lui servait. Volontiers, avec S[t] Ambroise, il eût ajouté aux litanies l'invocation: „A dialecticis libera nos Domine" [4].

Dans son système, d'ailleurs, il n'avait que faire de cet instrument encombrant, puisque l'intuition intellectuelle réunit les idées contradictoires, comme l'idée réunit dans la raison les images multiples. S'élever du raisonnement à l'intellection après s'être élevé de la perception au raisonnement, s'élever de l'idée à l'intuition après s'être élevé de l'image à l'idée, tel est, selon Cusa, le but que doit poursuivre le philosophe. Le passage est difficile. Le moyen de l'effectuer, c'est de prendre conscience de la véritable valeur de sa raison, c'est-à-dire de ses limites. Avoir cette conscience, c'est avoir la „Docte Ignorance", la science de son ignorance incurable. On entrevoit alors, par delà le domaine de la raison, la vérité absolue, quoique jamais ici-bas la „vision" ne puisse être parfaite.

[1] Apologia p. 72 „Nescio quid velit per universalizantes".

[2] D. I: l. II ch. V: „Non est autem universum nisi contracte in rebus. l. III ch. I Unitas universi est in pluribus contracte etc."

[3] Vg. D. I: l. II ch. IV; ch. VI: „Universale penitus absolutum Deus est" etc.

[4] Apologia p. 70.

Wenck ne comprend pas ce mode de connaissance, parcequ'il ne sait pas s'affranchir des préjugés qui endiguent la connaissance rationnelle. Inutile de chercher à le convaincre: autant vaudrait parler d'idées à un animal qui n'a que des images; le mieux est de ne pas s'inquiéter de ses objections et de le laisser suivre les voies battues, dans le système philosophique de son choix. Il se croira savant, parcequ'il répétera ce qu'il a entendu dire et se livrera à sa vaine dialectique; qu'importe? Ceux qui ont abandonné la voie de l'analyse pour celle de la synthèse, la voie de la scolastique pour celle de la mystique, ne se laisseront pas troubler par les sophistes; et leur méthode, à laquelle se sont ralliés déjà beaucoup de penseurs, en Italie surtout, l'emportera certainement sur celle des philosophes, quels qu'ils soient [1].

* * *

Nous n'avons pas à prendre parti dans le débat; mais il est impossible de ne pas remarquer que la mystique, lorsqu'elle abandonne le contrôle de la raison, menace de dévier dans les pires extravagances et dans un illuminisme incompatible avec le dualisme catholique. Cusa sut-il se maintenir dans l'orthodoxie? Chose curieuse: dans la même „Apologie" où il repousse l'accusation de panthéisme formulée par Wenck, il semble faire fi des condamnations portées par l'Eglise contre des panthéistes de marque. Non seulement il prend ouvertement la défense de maître Eccart, dont il a lu beaucoup d'écrits, mais il recommande les œuvres de J. Scot Eriugène condamnées au synode de Verceil dès 1050, et celles de David de Dinant, dont les „Quaternuli" furent censurés au concile de Paris en 1210 [2]. Il cite leurs noms pêle-mêle avec les mystiques les moins suspects, en particulier avec celui d'Hugues de S^{t} Victor qu'il appelle ailleurs: „notre allemand, très versé dans toutes les sciences, — notre excellent Saxon" [3].

Mais ce qu'une telle attitude a d'étrange de la part d'un cardinal parfaitement au courant de l'histoire doit nous rendre

[1] Apologia passim. Cf. surtout p. 64 et 75.

[2] Apologia p. 70.

[3] Concord. Cathol. l. II ch. XXIX et l. III ch. XXXIX.

prudents dans l'appréciation que nous portons sur lui. Une lecture attentive de ses écrits permet d'affirmer que s'il soutient ou conseille des auteurs condamnés, ce n'est pas qu'il en approuve les doctrines dans le sens où l'Eglise les réprouva, ni qu'il fasse peu de cas de ces condamnations. Elles sont, à ses yeux, un avertissement salutaire; elles invitent à ne lire ou à ne prêter qu'avec circonspection certains ouvrages dont le commerce peut être dangereux pour les esprits faibles qui s'en tiennent à la lettre; et il va sans dire qu'il range dans cette catégorie son adversaire [1]. Pour lui, il ne réprouve que ceux dont l'erreur est manifeste: tel Amaury de Bennes, condamné à juste titre par Innocent III [2]. Les autres, il les interprète dans un sens vraiment orthodoxe: avec la largeur de vues qui lui est habituelle, il les attire à lui et à l'Eglise, comme il fait les auteurs païens eux-mêmes. A son sens, toute philosophie et toute théologie sont bonnes, quoique toujours imparfaites, à condition qu'on ne s'attache pas exclusivement à l'une d'elles, qu'on les considère comme des points de vue plus ou moins heureux sur la vérité une et inattingible. La „Docte Ignorance" malgré sa supériorité n'est pas parfaite non plus; elle contribue à sa manière à nous rapprocher du vrai, en nous procurant la simplicité de l'intelligence, grâce à laquelle nous connaissons mieux l'inconnaissable, et jouissons de la „douceur divine."

Nous trouvons ici une preuve de plus que, pour comprendre Cusa, il faut tenir compte de l'ensemble de ses écrits, voir son but, et s'inspirer de l'esprit plutôt que de la lettre de son œuvre [3]. Alors on ne pourra plus le prendre en défaut. On verra que les données de la révélation sont pour lui intangibles; et que, s'il s'efforce d'édifier une vaste synthèse qui enveloppe et dépasse tous les systèmes, c'est pour faire accepter par tous ces vérités en les faisant comprendre dans la mesure du possible. On verra qu'il ne prétend pas parler très exactement de choses

[1] Apologia p. 73.

[2] op. cit. p. 72.

[3] Ne peut-on dire de Wenck ce que Cusa disait d'Aristote: „Potius in cortice verborum quam medullari intelligentia eos (Platonicos) redarguere nisus est." D. I., l. II ch. IX.

essentiellement mystérieuses et que, pour rectifier ses théories, il faut toujours revenir aux affirmations de la foi, qui sont le commencement et la fin de sa théosophie [1].

Ces idées ne ressortent des trois livres du „De Docta Ignorantia“ que d'une manière assez confuse. Le principal mérite de Jean Wenck restera sans doute de nous avoir fait mieux connaître la position de Nicolas de Cuse en le forçant, par ses objections, à préciser sa pensée dans l'„Apologia“.

[1] Cf. surtout le l. III de la D. I. On peut voïr en particulier au ch. VII un exemple frappant de sa méthode : après avoir exposé le mystère de la Résurrection, il écrit : „Hoc autem aliqualiter in nostra ignorantia attingere poterimus, si ea quae saepe dicta sunt, menti habuerimus“.

Venerabili et religioso viro domino Iohanni de Geilhusen

olim abbati in Mulbrunn, fautori suo singulari.

Preamande[1] pater, visa *Docta Ignorancia* michi nuper presentata, trium libellorum parcialium satis eleganti stilo confecta, que incipit: „Admirabitur, et recte, maximum tuum et iam probatissimum ingenium," et terminatur „eo eternaliter fruituri, qui est in secula benedictus. Amen.", provocor ego ipse *Ignotam* conscribere *Litteraturam,* qua per oppositum ad has quas prefata Docta Ignorancia tractat materias, meo iudicio insalutariter, de Deo, de universo ac Ihesu Christo, ex ea ingressus pateat in potencias Domini, ad memorandam eius iusticiam, quam ignorantes inobedienter suam statuerunt, ayt apostolus: Rom. X[2]. Et laborem huius suscepti operis forsitan alleviabit eterne vite promissio facta divinitus veritatis elucidatoribus, de supererogacionis reddicione Luc. X[3], cum eo quod scriptum est Eccles. XXIIII[4]: „Qui elucidant me vitam eternam habebunt." Ad hanc quoque Ignotam Litteraturam evigilabunt animi legencium, ex innata cupidine salutis.

Armis autem spiritualibus Docte Ignorancie quedam dicta impugnaturus veluti fidei nostre[5] dissona, piarum mencium offensiva, nec non ab obsequio divino vaniter abductiva, in caput dicendorum occurrit illud Psalmi XLV[6]: „Vacate et videte quoniam ego sum Deus", pro legittima registracione tocius nostre mentalis negociacionis. Nam, dum prophete intueor mentem, ablatis bellis male voluntatis Deo nostro repugnantibus, insuper et insidiarum confractis armis, pacificantis Christi nostri propugnatoris habenda noticia

[1] Nous respectons scrupuleusement l'orthographe du Ms.
[2] v. 3. [3] v. 35. [4] v. 31. [5] Mscr.: nostra. [6] v. 11.

indicitur, quia „vacate et videte quoniam ego sum Deus“. Considerauit namque quosdam vacantes, sed ad ocium nutriendum in vinea Domini; qui increpantur Mat. XX[1]: „Quid hic statis tota die ociosi“. Vident et plurimi, sed non ad salutem, finem fidei nostre, sed ad curiositatem et vanitatem; de quibus Rom. I[2]: „evanuerunt in cogitacionibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum“; a quibus nos Dominus Deus cupiens elongare, excludere et sequestrare, ocium et visionem nostros in seipsum reflectens, nobis imperat vacare ad quiete vivendum, non quod[3] in nuda stando visione scienciali nos inflante, a qua et demones greco vocabulo nuncupantur, demones enim interpretantur scientes, sed pocius visionis vacancia tendendo in id quod vere Deus est, omnis nostre nocionis sacians requiecio. Pulchre ergo determinans vacare, addidit expositive „et videte“, attexens causaliter quid videndum: „quoniam ego sum Deus“, ubi „ego“ singularizans omnem creaturam patenter a divinitate excludit, Deum ab omni distinguens creatura, quia ipse Deus creator, non creatura. Rectificatum ergo est ex themate tantum nostre mentis negociandi exercicium Ignote Litterature pernecessarium respectu conflictus ineundi contra Doctam Ignoranciam.

Gloriatur vir iste Docte Ignorancie, cardinalem alloquens, se invenisse quod dudum variis doctrinarum viis concupiverit in mari, in reditu de Grecia, ductu superni luminis; et subspecificans illud suum inventum ayt: „ut incomprehensibilia incomprehensibiliter amplecterer in docta ignorancia per transcensum veritatum incorruptibilium humanitus scibilium“, quam se dicit tribus libellis in eo qui veritas est absolvisse[4]. Sed hortatur nos discipulus quem diligebat Ihesus, canonica sua prima, cap. IV[5], non credere omni spiritui, sed probare spiritus an ex Deo sint, annectens necessitatis causam: „quoniam multi pseudoprophete exierunt in mundum“; de quibus apostolus II[a] Corinth. XI[6] subspecificancius loquens ayt: „pseudoapostoli operarii subdoli transfigurantes se in apostolos Christi“; de quorum numero forsan extat vir iste docte ignorancie, callide sub specie religionis decipiens

[1] v. 6. [2] v. 21. [3] Sous entendre *fiat?*
[4] Doct. Ignor. l. III conclusion. Le texte de l'edit. Bâle porte „humaniter“.
[5] v. 1. [6] v. 13.

eos qui nondum exercitatos habent sensus, nam ex quo spiritu hec docta procedat ignorancia, dudum iam Waldensica, Eckhardica atque Wiclefica premonstraverunt doctrinaciones.

Iubemur a salvatore, Marci primo [1], evangelio credere, quoniam est Dei sermo indissolubilis, Joh. X: „non potest solvi scriptura“ [2], cuius assercio ab apostolo preponitur angelico evangelio, ad Galat. I: „licet nos aut angelus de celo evangelizet vobis preterquam quod evangelizavimus vobis, anathema sit“ [3]. Dicit autem evangelium, prima Corinth. XIII, nos intelligere per speculum et enigmate [4]. Quomodo ergo in hac vita incomprehensibilia incomprehensibiliter apprehenderemus? Repugnat namque in hac vita, ubi secundum Boecium „omne quod recipitur recipitur secundum modum recipientis“, aliter hominem comprehendere quam comprehensibiliter et in ymagine, cum, ex 3° *De Anima* [5], hoc sit fantasma ad intellectum quod est color ad visum, constat autem sine lumine coloris actuante obiectaliter visum nichil posse videre, ergo nec sine [6] fantasmate contingit nos intelligere. Quapropter scriptura sancta in simbolis nobis tradidit divinitus inspirata ac revelata pariformiter ad consuetudinem naturalis nostre concepcionis.

Verum hic scriba docte ignorancie, ut omnem evadat argumentorum impugnacionem, hanc dat cautelam ut in huiusmodi profundis incomprehensibilibus incomprehensibiliter amplectendis omnis nostri humani ingenii conatus se ad illam elevet simplicitatem, ubi contradictoria coincidunt, in quo dicit laborare primi sui libelli conceptum; quam simplicitatem dicit Deum, non videns illud quod in themate premissum est: „quoniam ego sum Deus“, cum quo nichil creature coincidit, aut ex rei natura commiscetur. Et si prefatus magister docte ignorancie omnem sic prevenire vult opposicionem, tunc nulla erit ibidem contradiccio; et quis eum redarguet, cum tum nulla possit fundari consequencia, deficiente repugnancia oppositi consequentis ad antecedens. Ubi tunc erunt consequencie prophetarum salvatoris, evangelistarum ac apostolorum, quibus dinoscitur fides non modicum roborata contra perfidos? Affert eciam de medio talismodi eius assercio semen omnis

[1] v. 15. [2] v. 35. [3] v. 8 Mscr.: de celo evangelii et vobis... quod evangelizaverimus vobis. [4] v. 12. [5] Dans les références données, comme celle-ci, sans nom d'auteur, il s'agit des ouvrages d'Aristote: *Traité de l'Ame, Métaphysique* ou *Physique*. [6] Mscr.: sine nec sine.

doctrine, videlicet illud: Idem esse et non esse impossibile, IV^o^ *Metaphysicorum*. Verum hic homo parum curat de dictis Aristotilicis, quia fatetur se ex eòdem fundamento semper progredi, et rara multis super communem viam philosophorum elicuisse, unde Ihesus Dominus maior factus sit sibi in intellectu et affectu per fidei incrementum.

Dicit autem illud suum fore fundamentum, videlicet in simplicissima et abstractissima intelligencia unum esse omnia, ex quo ibi omnia omne quod differencialitatis est oportet evomere. Elicita autem per eùm ex hoc fundamento in conclusiones et corollaria ob ampliorem memorie capacitatem collegi, de quibus in subsequentibus per ordinem tractabo, antea tamen in primis declarando quare huic scripto tytulum hunc, scilicet *Ignota Litteratura,* prefixerim.

Quod si nativum nostrum addiscendi animadvertimus modum cum prefato scriba docte ignorancie, in preambulari elucidacione, primo convenio in facie sensibili desiderii sciendi, hac videlicet: quemadmodum tristis sensacio in orificio stomachi precedens naturam stimulat ad refici, ita admirari irritat sciendi desiderium omnibus hominibus naturaliter inditum; sic enim scriptum est I^o^ *Metaph.*: Omnes homines natura scire desiderant, et iterum: propter admirari ceperunt antiqui philosophari; et quia ad huiusmodi naturalem inclinacionem sciendi ut execucioni demandetur ne sit frustra, sed ut in amato pondere proprie nature quietem attingat, omnem inquisicionis seu investigacionis sciencialis modum aperire, in quo iterum cum sepe fato scriba docte ignorancie concordo. Qui est: omnes investigantes in comparacione seu habitudine sive proporcione presuppositi seu propositi certi proporcionaliter incertum iudicant, quia hoc est logice officium, que 2^o^ *Metaph.* dicitur sciendi modus dirigere et docere mentem devenire in suo discursu de noto ad ignoti noticiam adtingendam; sic ergo omnis inquisicio racionis comparativa est seu collativa, utens medio proporcionis. Hinc singula inquirenda, venanda vel investiganda veniunt iudicanda et cognoscenda ex proporcionali seu comparativa reduccione incerti, ignoti seu incogniti quod inquiritur, ad presuppositum seu propositum certum, notum, manifestum et cognitum, ut innotescat et manifestetur. Unde racio-

nalis discursionis inchoacio sive incepcio aut initium est a noto, terminacio autem ac finis est ad ignotum manifestandum. Quapropter ipse in tytulo sui libelli utrumque inquisicionis seu discursionis terminum complectitur, quia *docta*, ecce notum, *ignorancia*, ecce ignotum. Similiter ego in tytulo huius libelli, quí est *ignota*, ecce terminum ad quem, *litteratura*, ecce terminum a quo eiusdem mentalis investigacionis.

Nec hic tytulus per me noviter est adinventus, sed dudum a sanctis prophetis divinitus inspiratis enunciatus; cum apud Isaiam, cap. XXIX [1], liber signatus dabitur nescienti litteras, et David, Ps. LXX [2], se fateatur non cognovisse litteraturam et tamen intraturum in potencias Domini, iusticie solius Dei memoraturum. Hec enim ignota litteratura, teste Isaia refellens doctrinas hominum, perire facit sapienciam a sapientibus et abscondet intellectum a prudentibus quorum in tenebris sunt opera, ubi pulchre dixit Isaias: „quorum in tenebris sunt opera“ [3]; quia quod in artibus male operatur non est artis culpa, que lux est et vicium nescit, sed hominis male agentis, cuius conversacio non in lumine sed in tenebris.

Ex premissis ergo prefatus scriba docte ignorancie emulacionem sive zelum sciendi habere satis ostenditur, sed quod non secundum scienciam subsequencia declarabunt.

Dicit namque scire esse ignorare, cum habitus et privacio distinguantur, ymmo in termino ad quem, in quo quies, privacio abiecta est, que habitui acquisicio repugnabat.

Dicit ulterius: non conspicimus ipsam simplicissimam entitatem, que est essencia omnium, nisi in doctissima ignorancia, ex quo docta noticia ex superius fundatis proporcionem includit, et per consequens numerum et finitatem, que in simplicissima entitate, eo quod infinita omnem aufugiens et superfugiens proporcionem, locum non habet. Cum enim simplicissima entitas non admittat excedens et excessum, tunc est super omne quod per nos concipi potest, et sic, cum ex finitis transsumpcio fiat ad infinitissimum et ab omni figura absolutissimum, tunc illud nostra ignorancia incomprehensibiliter edocebit, linquens sensibilia que

[1] v. 11—12. [2] v. 15—16. [3] v. 15.

transcendit, in inapprehensibilem veritatem incomprehensibiliter expedite ascendens. Cui respondeo per illud Sap. XIII: „A magnitudine speciei creature cognoscibiliter poterit creator videri“ [1]. Delectatus decore creaturarum, David ayt se psallere „quia delectasti me Domine in factura tua“ [2], Ps. XCI, ubi non excludit facturam seu creaturam neque repudiat, qui iubet Dominum laudare in sanctis eius, Psalmo ultimo. Sic ergo scriba docte ignorancie, intrans caliginem tenebrarum linquens omnem speciem et decorem creaturarum, evanescit in cogitacionibus, et non valens Deum intueri sicuti est, quia adhuc viator, ipsum nequaquam glorificat, sed in tenebras suas errans, culmen divine laudis ad quod omnis psalmodia perducitur derelinquit et postponit, quod fore nephandissimum et incredulum quis fidelium ignorat?

Ad hunc tamen errorem eum paucitas instruccionis logice induxit, qua putavit in sua ignorancia adequatam et precisam ad Deum proporcionem tanquam medium Deum venandi et noscendi se recepisse.

Venio nunc specialibus [3] ad eius dicta per conclusiones et corollaria.

Prima conclusio: Omnia cum Deo coincidunt. Patet, quia est maximum absolutum, non admittens excedens et excessum, ergo nichil sibi oppositum, et per consequens, ob defectum [4] discrecionis, ut ayt Hermes Trismegistus, ipse est universitas rerum, et per consequens eciam nullum nomen ei proprie potest convenire, ob defectum [5] discretive inposicionis, cum inposicio nominis sit a determinata qualitate eius cui nomen inponitur [6]. Huic conclusioni alludit magister Eghardus in libro suo vulgari quem edidit pro regina Ungarie sorore ducum Austrie, quod incipit: „Benedictus Deus et pater Domini nostri Ihesu Christi“, dicens: „Homo deberet esse multum diligens ut spoliaret et denudaret se ipsum a propria ymagine et cuiuscumque creature, et ignoraret patrem nisi solum

[1] v. 5. [2] v. 5.

[3] Le passage cité dans l'„Apologia Doctae Ignorantiae“ ed. Bâle p. 70 porte le même mot; les corrections de la p. 1177 le remplacent par „specialius“.

[4] Leçon evidemment préférable à celle de la citation dans l'„Apologia“, l. c., qui porte „per consequens, obiectum discretionis . . .“

[5] Apologia: l. c.: obiectum.

[6] Cette conclusion est une de celles dont Cusa refuse la paternité, et à propos desquelles il emploie contre Wenck l'épithète de „faussaire“. Apolog. p. 70. cf. D. I., l. I ch IV et XXIV passim.

Deum; tunc nichil est quod possit eum contristare vel conturbare, nec Deus, nec creatura, nec aliquid creatum, nec aliquid increatum: totum suum esse, vivere et nosse, scire, amare est ex Deo, in Deo et Deus.“ Et idem, in sermonibus suis: „In anima est quoddam castellum quod interdum vocavi custodiam anime, quandoque scintillam, et valde simplex sicut Deus est unus et simplex. Ita simplex est et similiter[1] omnem modum, quod Deus non potest intueri secundum modum et proprietates personales; et si intueretur ipsum, hoc constaret eum omnia sua nomina divina et suas proprietates personales (amisisse?) eo quod ipse est sine modo et proprietate, sed secundum quod quod ipse Deus est unus et simplex et sine modo et proprietate, secundum quod nec est Pater, nec Filius, nec Spiritus Sanctus, sic potest ipse intrare in illud unum quod voco castellum.“

Aspice quanta mala in huiusmodi docta ignorancia simplicissima atque abstractissima intelligencia scaturiunt et ebulliunt; unde Iohannes episcopus Argentinensis, anno D^mi^ 1317, sabbato ante festum Assumpcionis Beate Marie Virginis, dedit processum contra Beghardos et sorores in sua civitate, dicentes Deum esse formaliter omne quod est, et se esse Deum per naturam sine distinccione.

Nec valet probacio conclusionis adducte, quia illa cum conclusione tolleret penitus benedictam Trinitatem, ex quo in illo maximo absoluto quod Deus est, secundum ipsum scribam docte ignorancie, nulla est discrecio nec relacionis opposicio, et sic persone in divinis proprietatibus non differrent, et per consequens in hac docta ignorancia nedum divinarum personarum esset confusio, sed eciam universitatis rerum cum Deo esset essencialis unio; quod nedum constat esse contra fidem orthodoxam, verum eciam contra semetipsum, qui postea in suo libro benedictam Trinitatem nititur similitudinibus astruere, quas tamen suo docta ignorancia prescidit et reliquit. Et si sic est universorum precisio a Deo ut ipse asserit in aspectu simplicissime entitatis omnium doctissime ignorancie, quomodo in hac prima conclusione connectit Deo omnia coincidenter?

---

[1] Lire sans doute „super“.

Corollarium primum huius prime conclusionis: Maximitate absoluta omnia sunt id quod sunt, eo quod illa est entitas absoluta sine qua nichil esse nequit. Huic alludit Eghardus in scripto suo super Genesim et Exodum: „Esse est Deus, quia si esset aliud ab ipso Deo, Deus non esset, aut si esset, alio utique esset“; et subdit: „Principium in quo creavit Deus celum et terram est primum nunc simplex eternitatis, ipsum inquam idem nunc penitus in quo Deus est ab eterno, in quo eciam est, fuit et erit eternaliter personarum emanacio. Unde cum quereretur a me aliquando quare Deus mundum non creas-et prius, respondi: quia non potuit, eo quod non esset nec fuerat prius antequam esset mundus; quomodo poterat creare prius, cum in eodem nunc mox mundum creavit in quo fuit Deus?“

Attendant hi errantes illud Sap. XI: „Omnia in mensura et numero et pondere disposuisti. Multum enim valere tibi soli supererat[1] semper; et virtuti brachii tui quis resistet? Quoniam tanquam momentum statere, sic ante te est orbis terrarum, et tanquam gutta roris antelucani“ (*antelucanus* una dictio. id est: ante lucem existens, ut *lucanus* est splendor matutinus) „que descendit in terram“[2]. Auferret ergo hoc corollarium subsistencias rerum in proprio genere, que virtute Dei ne in nichilum fluant manutenentur, dicente apostolo Hebr. primo: „Omnia portans verbo virtutis sue“[3]; et si manutenentur a Deo, tunc utique non sunt Deus, maximitas scilicet absoluta, sed sunt aliud et non nichil, et distincta a Deo eorum creatore.

Corollarium secundum huius prime conclusionis eiusdem docte ignorancie: Hec maximitas absoluta omnia habet in se et ipsa est in omnibus, quia sua universitate omnia complectitur, quemadmodum natura que est contracta est quasi explicacio omnium que per motum fiunt.

Universalizantes ob simplicitatem universalis nature quam ponunt in re representant omnia essencialiter deificari in huiusmodi precisa abstraccione, quod tamen et divine repugnat simplicitati et composicionem realem Deo ex creaturis inducit, quod horrendum est dicere, cum illa eterna et infinita perfeccio que

[1] Mscr. superat. [2] v. 21 seq. [3] v. 3.

Deus est non habet quo crescat aut decrescat, nam sicut emanando non deficit, sic [1] nec in recursu seu reduccione creaturarum ad ipsum.

Secunda conclusio eiusdem docte ignorancie: Precisa veritas est incomprehensibilis, cum careat proporcione ad presuppositum certum deveniendi ad incertum, ex quo est infinita; infinitum autem, secundum quod infinitum, est ignotum [2].

Mirandum valde, cum prius dixit [3] simplicissimam entitatem, que est essencia omnium, conspici in doctissima ignorancia qua incomprehensibilia incomprehensibiliter amplectuntur. Cum eadem simplicissima entitas videatur precisa veritas, quomodo incomprehensibilis et incomprehensibiliter amplexibilis? Fundamentum autem huius conclusionis annullaret scientiam divinorum. Intelligatur ergo hic in scienciis duplex [4] modus determinandi; compositivus scilicet, descendendo a primis in ultima per composicionem secundi cum primo et sic deinceps; et resolutorius, dividendo causata in primas causas et composita in simplicia. Modo suprema causa et simplicissima Deus, ex hoc quod creature sunt eius effectus et effectus gerit similitudinem sue cause, tunc ut docetur primo summarum: Deus in vestigio et in ymagine est cognoscibilis sub nocione similitudinis creaturarum innotescens, quia per scripturam sub similitudinibus creaturarum nobis descriptus ydonee ad nostram comprehensionem eo modo quo hic in via comprehendi potest. Unde et ipsa precisa veritas, in eo quod precisa, habitudinem importat et proporcionem ad alias veritates non precisas, sicut et maximitas absoluta ad maximitates habitudinibus concretas. Nec oportet in medio scienciali habere adequatam proporcionem, quia illa esset ydemptitas pocius quam similitudo.

Corollarium primum huius conclusionis secunde: „Non possunt duo aut plura adeo similia et equalia reperiri quin adhuc in infinitum similiora esse possint“ [5]. Patet ex equalitate graduali qua unum equalius est uni quam alteri secundum convenienciam et

[1] Mscr. sicut. [2] D. I., l. I ch. I—III passim.

[3] Wenck fait allusion ici à la conclusion du IIIe livre. Le mot prius doit donc s'entendre de son propre écrit.

[4] Mscr. dux. [5] D. I., l. I ch. III.

differenciam genericam, specificam, localem, influencialem et temporalem, cum similibus. Exemplum de polygonio [1] ad circulum.

Istud corollarium destruit statum in causis et distinctionem encium in proprio genere. Unde cum ex predicamentis equalitas fundetur in quantitate et similitudo in qualitate, et reperiatur quantitas molis seu magnitudinis, et quantitas virtutis, et potencie finite sint primo celi, et similiter quodlibet predicamentorum in generalissimo et suo specialissimo, ut docet Porphirius, quomodo tunc ponere potest aliquid in infinitum similius aut equalius, cum eciam distincta sint ad maximum et minimum. Primo *Physicorum*. Ex comparacione tamen cuiuslibet ad quodlibet, magnum haberetur fundamentum intencionali memorie, de qua alibi discussio.

Corollarium secundum eiusdem secunde conclusionis: „Finitus intellectus rerum veritatem per similitudinem non potest precise attingere“ [2], cum semper sit inter mensuram et mensuratum, quantumcumque equalia, manens differencia.

Clarum est apud Aristotelem ea que scimus minima esse eorum que ignoramus, et intellectum nostrum videre in ymagine et similitudine, nec [3] equalitatem et similitudinem ydemptitatem posse fieri, nichilominus tamen manens differencia in comparatis ad invicem non tollit scienciam. Quod ergo veritatem vult per similitudinem non posse precise seu indivisibiliter intellectum attingere, quod est illud [4] dicere quam quod non nude sed umbratice eandem intelligit, quod est consonum phylosophie et theologie, et infirmitatem nostre cognicionis fateri?

Conclusio tercia eiusdem docte ignorancie: „Quidditas rerum, que est encium veritas, in sua puritate est inattingibilis“ [2], quia semper intelleccio in infinitum purificari et prescindi potest.

Iam ante dictum est quod veritas rerum a nostro intellectu in ymagine et similitudine concipitur. Intellectus enim possibilis, ex 3° *De Anima*, locus est specierum intellectualium, et prius dictum est supra quod videre rem in sua puritate sicuti est, non est vie sed patrie. Sed homo ille docte ignorancie vult in eadem docta ignorancia, sequestrata omni similitudine, rem in sua puritate intelligere. Intelligibilis tamen adhuc est quidditas seu veritas

[1] Mscr.: pologonio. [2] D. I., l. I ch. III. [3] Mscr. ut. [4] Lire sans donte: quid est aliud.

rerum, quia ex eo quo quidquid est, est obiectum intellectus, ex 3° *De Anima,* tunc in illud est naturaliter lacio intellectus; et si esset inattingibile, motus ille intellectualis esset sine termino ad quem, et per consequens non motus, et per consequens infinitus et frustra, quod esset destruere propriam operacionem intellectus. Nec assumpta conclusionis probacio valet, cum non in infinitum intelleccio prescindi poterit ex particula diffinicionis sciencie materialis, hac videlicet, quoniam ipsius est causa.

Corollarium primum huius conclusionis III^e^. In maximo simpliciter, nedum minimum coincidit, sed et contradictoria quamvis combinantur connectuntur et uniuntur concorditer. Patet; cum sit omne illud quod esse potest, id est possibilia omnia in actu, tunc est penitus in actu quidquid est, nec sit ibi excedens aut excessum nec opposicio.

O quantum spargitur hic venenum erroris et perfidie, corollario isto destruente omnem processum scientificum ac omnem consequenciam, pariter et tollente omnem opposicionem, pariter et legem contradictionis, et per consequens totam doctrinam Aristotelis, destructo semine omnis doctrine, de quo supra. Nec valet quod pro probacione assumitur, quod Deus sit omne quod est, quia tunc creacione eius nec celum nec terra nec alie creature processissent de nichilo in esse, cuius oppositum legislator Moyses in Genesi doctrinat.

Corollarium secundum eiusdem conclusionis III^e^: „Omne quod concipitur esse non magis est quam non est“ [1]. Patet, quia maximum absolutum ita est hoc quod est omnia, quod est et nullum.

Quod siquidem corollarium destruit Deum esse: ex quo enim Deus concipitur, tunc non magis est quam non est; et iterum in probacione astruit Deum esse creaturam. Non ergo magister hic docte ignorancie vacat et videt, iuxta iussum superius assumpti thematis quod dicit Deus: „quoniam ego sum Deus“; ymmo plus desipit olim Beghardis Argentinensibus per eorum episcopum dampnatis, qui dicebant se esse Deum per naturam sine distinctione, et quod in eis essent omnes perfectiones divine, et essent eterni et in eternitate; qui et dicebant se omnia creasse et plus

[1] D. I., l. I ch. IV.

quam Deus, et nullo indigere, nec Deo nec deitate, dicentes: „si vis adorare Deum, adora me . . .“

Quarta conclusio eiusdem docte ignorancie: „Quod spiritualia per se a nobis inattingibilia simbolice investigentur, hanc habet radicem quoniam omnia ad se invicem quandam, nobis tamen occultam et incomprehensibilem, habent proporcionem, ut ex omnibus unum exurgat universum et omnia in uno maximo sint unum“ [1], cum similitudo exemplaris sit hoc ipsum quod exemplar in unitate nature.

O quanta infirmitas intellectus, omnia asserere unum esse, et omnia essencialiter deificari, nec ymaginem posse distinguere a suo exemplari! Cum enim ymago ad similitudinem accedit sui exemplaris, non ad ydemptitatem, tunc non est hoc ipsum quod est exemplar in unitate nature. Sic dicebant Lolhardi Argentinenses dampnati, quod homo possit sic uniri Deo quod ipsius sit idem posse et velle et operari quodcumque quod est ipsius Dei. Ymmo Eghardus in sermonibus suis ait: „Pater generat filium suum in me, et ego sum ibi ille idem filius, non alius.“ Que omnia tam abhominanda sunt, quod ea refugit fidelis intellectus tractare nisi in defensionem fidei professe.

Corollarium primum conclusionis quarte: „Cum ipsum simpliciter maximum simbolice investigare proponimus, simplicem similitudinem transilire necesse est“ [2]. Patet, cum ipsum maximum nichil horum esse possit que per nos sciuntur aut concipiuntur, quia indifferenciatum et precisum.

Illud corollarium sine similitudine [3], quod vult Deum intelligere et tamen ex probacione non intelligere Deum, quod implicat (contradictionem?); unde et futuro statui facialis Dei visio, quam hic transiliendo similitudinem intelligere videtur, reservata est. Prima Joh. 3°: Tunc „videbimus eum sicuti est“ [4].

Corollarium secundum eiusdem conclusionis quarte: „Nostra ignorancia incomprehensibiliter docebit [5] quomodo de altissimo rectius et verius sit nobis in enigmate laborantibus senciendum“ [6]. Patet, quia illa est ab omni figura absolutissima pariter et transcendens raciones finitarum et comparatarum rerum.

---

[1] D. I., l. I ch. XI. [2] D. I., l. I ch. XII. [3] S. ent. est. [4] v. 2.
[5] Le texte de la D. I. edit. Bâle, porte „docebitur“. [6] D. I, l. I ch. XII.

Rogo quomodo ignorancia docet, cum docere sit actus doctrine positivus? Nec valet probacio, quia absolvi ab omni forma non convenit ignorancie, que nunquam habuit formam qua nudaretur. Hoc ergo corollarium destructivum est omnis sciencie, extollendo nostram ignoranciam supra omnem doctrinam. Neque eciam valet probacio quam facit capitulo II° primi libri [1], quod ignorare sit scire, quia Socrati visum sit se nichil scire nisi quod ignoraret, seu eciam quia omnis inquisicio utitur proporcione noti ad ignoti noticiam; quoniam nec doctor gencium iudicans se nichil scire inter Corintheos nisi Ihesum Christum et hunc crucifixum, alias sciencias abnegavit, quibus habundabat, sed eisdem ignotam pretulit litteraturam libri signati, que est Christus Ihesus. Socrates namque dicendo scire se nichil scire, astruxit scire, abnegans completum scire, sive profitens diminutum scire, per hoc insinuans habere se desiderium sciendi que nondum scivit sed adhuc ignoravit. Qui enim apponit sciencium apponit et dolorem. Eccles. I°, superius, ut habet communis translacio: „Qui addit sciencium, addit et dolorem“ [2], quoniam sciencia acquisita incendium prebet amplius sciendi, iuxta illud Eccli. XXIV°: „Qui edunt me adhuc esurient“ [3]. Quomodo ergo doctrina expellens ignoranciam ab eadem exoriretur? cum privacio machynativa sit maleficii. Primo *Physicorum*. Ex quibus liquet quantam venositatem sciencie et morum induxerit abstractissima illa intelligencia, nuncupata *docta ignorancia*, vulgariter: *„abgeschaiden leben“*, in qua sensuum est evanescencia, et postposita Dei glorificacio qua exaltatur Deus in gentibus et in terra, iuxta assumptum thema: „Vacate et videte quoniam ego sum Deus,“ et sequitur: „exaltabor in gentibus et exaltabor in terra.“

Quinta conclusio eiusdem docte ignorancie: „Quidquid possibile est, hoc est actu ipsum maximum maxime, non ut ex possibili est, sed ut maxime est“ [4]. Patet ex proporcione, quia infinita lynea non est triangulus ut ex finita educitur, sed actu est triangulus infinitus qui idem est cum lynea; ex quo possibilitas absoluta in maximo non est ad quam ipsum maximum actu. Et dicit

[1] Le passage auquel fait allusion Wenck est au chap. I. [2] ch. I v. 18. [3] v. 29. [4] D. I., l. I ch. XVI.

ulterius quod omnis theologia per nos apprehensibilis ex hoc tanto principio elicitur.

Subvertit hec conclusio omnem theologizandi modum nobis per totam bibliam traditum, dicens ex hoc principio, scilicet quidquid possibile est esse actu ipsum maximum maxime, ex quo esse est maximum, elici omnem theologiam per nos apprehensibilem. Pro cuius principii probacione plura falsa asseruit, quia nulla lynea est infinita, nec triangulus est lynea, nec possibilitas est actus. Non ergo mirum si falsa ex falsis infert cum, primo phil., uno inconvenienti dato, plura sequuntur. Unde, ex suis huiusmodi dictis, sequeretur quod nedum creatura que est, sed que possibilis est, esset Deus, contra thema assumptum: „Vacate et videte quoniam ego sum Deus.“ Quid ergo hic scriba docte ignorancie aliud facit, nisi illis mediis abducere homines a Dei cultu et sincera congrua devocione, quibus se ipsum dicit devocatum et inflammatum, et in fide per amplius incensum, volens dare huiusmodi modum prefatum theologizandi, a vero modo theologizandi valde hominem alienans. Quod si divinitus traditus modus theologizandi scripture sancte de medio auferetur, nonne cessaret testimonium Salvatoris de seipso datum, Ioh. V°: „Scrutimini scripturas in quibus putatis vitam eternam habere; et ille sunt que testimonium perhibent de me“ [1]? Nonne prima Petri II° exhortamur concupiscere lac scripture in crescenciam nostre salutis [2]? Quod siquidem lac genitis in Christo tam necessarium est ad salutem quod eius negligencia inducit perfidiam, dicente Salvatore, Matt. XXII: „Erratis, nescientes scripturas neque virtutem Dei“ [3]; quia postposita scriptura sancta et Christi potenti infirmitate non animadversa, in apparentibus negociatur homo fantasias in quibus error. Galat. V°, ubi ab apostolo secte que grece dicuntur hereses enumerantur inter opera carnis detestanda [4]; cum per oppositum, leccionis scripture sancte diligencia, nascatur sapiencia fantasias desipienter repellens et ab eisdem et Christi infirmitate, que Dei virtus est et omnibus hominibus forcior, tota fulciatur ecclesia, et surgit nova in Christo vita, quem scripsit Moyses in lege et prophete, Ioh. I°.

---

[1] v. 39. [2] v. 2. [3] v. 29. [4] v. 20.

Corollarium primum eiusdem quinte conclusionis: Hoc ipsum maximum non istud quidem est, et aliud non est, sed est omnia et nichil omnium. Patet, quia ipsum est esse omnium.

Hoc corollarium contradiccionem implicat, scilicet maximum absolutum esse omnia et nichil omnium, cum quodlibet omnium aliquid sit, ex quo nichil non componit aut constituit creaturam que creacione procreata est, et per Verbum omnia facta sunt. Ioh. 1⁰ [1], sine quo nichil.

Corollarium secundum eiusdem: In docta ignorancia verum fatuitas reputatur, et sapiencia ignorancia, ex quo habent adiunctam proporcionem et finitam.

Ecce confusum hominem et in tenebris ambulantem, qui, proporcione qua ascendere deberet ad intelligenciam perversa, graditur viam ad insipienciam et fatuitatis ignoranciam.

Corollarium tertium: Non reperitur alia precisa mensura cuiuscumque essencie quam essencia maximi simpliciter. Patet, quia omnes alie precisiores et absoluciores esse possunt.

Aspice quorsum hunc scribam docte ignorancie ducat sua abstractiva cognicio; nam si Deus, quam ponit essenciam maximi simpliciter, precisa est mensura cuiuscumque essencie, quomodo tunc incomparabiliter omnem excedet essenciam, et quomodo stabit illud X. *Metaphys.*: Primum in unoquoque genere metros est et mensura sequencium illius generis, ergo in quolibet genere est propria et precisa mensura?

Conclusio sexta eiusdem docte ignorancie: Ut in divinis clarius concipiatur idem esse trinitas et unitas, seu non aliud distinccio quam indistinccio, oportet simplici conceptu, quantum hoc possibile est, complecti contradictoria ipsa et antecedenter prevenire, et unum in principio suo simplicissimo, ipso scilicet maximo simpliciter. Patet, quia in illo non est aliud distinctio et indistinctio, sed indistinctio est distinctio, et pluralitas unitas, sicut ait Parmenides Deum esse cui esse quodlibet quod est est esse omne id quod est [2].

Hac conclusione scriba iste bene ostendit se ignorantem doctum, quoniam sicut simulata sanctitas est duplex iniquitas,

[1] v. 3. [2] D. I., l. I ch. XXIII.

quia fictio non existencie, ita docta hec ignorancia, ficta existencia sciencie seu doctrine, non existens doctrina habet falsam doctrine apparenciam et cum hoc doctrine defficienciam. Et ita hec sua docta ignorancia erit duplex ignorancia seu biformis nesciencia, quam sic pro posse nitor racionibus in contrarium sepire et circumtexere, ne post suas concupiscencias deordinatas doctrinandi, mundum circumveniat, animadvertens istud Eccli. XXXVI: „Ubi non est sepes, diripietur possessio“ [1]; quoniam hec sua conclusio, si non circumclauderetur sanis doctrinis, auferens distinctionem in divinis, interimit Trinitatem, quam tamen nititur ostendere ydemptificam unitati; cum ex distinctione pluralitas exoriatur et in divinis omnia sint idem, ubi non obviat relacionis opposicio. Et valde claudicat huius conclusionis probacio, quod Deus sit cui esse quodlibet quod est, est esse; cum eciam secundum auctorem *Causarum*, prima causa sit in quolibet preterquam quod alicui misceatur. Et fortassis hunc doctum scribam ignorantem indigesta antiquorum librorum decepit perlectio multiformis.

Corollarium primum eiusdem conclusionis sexte. In huiusmodi maximo simpliciter anguli aut trianguli numerari non possunt per unum, duo, tria; cum quilibet sit in quolibet, ut ayt Filius: „Ego in Patre et Pater in me“; et omnes unum maximum, per quod omnem anteimus opposicionem [2].

Scienti Physicam, manifestum est esse alium modum essendi cum dicitur trigonum in tetragono, aut sensitivum in intellectivo, quam cum dicitur filius in patre. Ergo, tenente concilium apostoli, Hebr. XIII: „Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci“, et annectitur causa: „Optimum enim est gracia stabilire cor“ [3], scilicet ne evagetur post concupiscencias adulterinas variarum doctrinarum.

Corollarium secundum eiusdem. In unitate Trinitatis tanta est ydemptitas quod eciam omnes relativas opposiciones antecedit. Patet, quia ibi aliud et diversum ydemptitati non opponuntur. Cum enim maximum infinite sit unitatis, tunc omnia que ei conveniunt sunt ipsum absque diversitate et alietate. Unde neque

[1] v. 27.
[2] D. I., l. I ch. XIX. Le texte ne porte pas *aut*.
[3] v. 9.

Pater est, neque Filius, neque Spiritus Sanctus, neque generans, neque genita, neque procedens, quia non nisi infinitas [1].

Loquitur expresse contra simbolum Athanasii, in quo sic dicitur: „In hac Trinitate nichil prius aut posterius"; insuper et Trinitatem essencialiter interimit esse Deum ab eterno.

Corollarium tercium eiusdem: Quia Deus est omnium complicacio, eciam contradictoriorum, hinc, ex quo nichil potest Dei Providenciam effugere, tunc omnia ad eam relata sunt necessaria. Patet, quia omnia in Deo sunt Deus qui est necessitas absoluta, et ita necesse est Deum providisse que providit; posita enim explicacione, ponitur complicacio; Deus autem in sua simplicitate complicat omnium rerum universitatem. Unde et hoc nomen thetragrammaton, id est IIII^{or} litterarum, scilicet, ioth, he, vau, he [2], conveniens Deo secundum propriam essenciam, intelligitur unus et omnia, seu omnia uniter, sicut nunc complicat tempus, et tempus presencia ordinata et quies est unitas motum complicans, et motus est explicacio quietis seu quies seriatim ordinata; et ita Patrem Filium gignere fuit omnia in Verbo creare [3].

Corollarium illud est perniciosissimum, nam tollit contingenciam futurorum, contra Phylosophum, primo *Physicorum* [4], et omnia deificat, omnia annichilat, et annichilacionem ponit deificacionem, dicit idem generare Filium et creaturas creare.

Conclusio septima: Creatura semper fuit quando esse potuit; ipsa enim creatura est esse Dei. Quis namque intelligere potest Deum esse essendi formam, nec tamen inmisceri creature, sed unum omnium complicacio? Deus enim omnia est complicans in hoc quod omnia in eo, et omnia explicans in hoc quod ipse in omnibus exemplificat, sicut numerus explicacio unitatis, punctus perfectio magnitudinum, ydemptitas diversitatis complicacio, et equalitas inequalitatis, et simplicitas divisionum [5].

Hec conclusio destruit creatura(m), de cuius condicione est non semper fuisse; et cum Deus semper est, quomodo creatura est ipsum esse Dei? Licet enim primum bonum exemplariter appetatur in quolibet bono, non tamen illud primum bonum habet quo

[1] D. I., l. I ch. XXVI. [2] Mscr. phe. [3] D. I., l. I ch. XXII, XXIV.
[4] Aristote. [5] D. I., l. II ch. III.

crescat ex creaturis, dicente Davide ad Dominum: „Bonorum meorum non eges“; sicut enim Eccles. I°: „Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat“ [1], sic nichil ex creaturis accrescit divine perfectioni...

Corollarium eiusdem conclusionis: Pluritas rerum exoritur eo quod Deus est in nichilo. Patet, quia tolle Deum a creatura et nichil remanet, sicut una facies in diversis speculis si tollatur, nichil de ymaginibus remanet [2].

Istud corollarium destruit Deum a suo esse, cum esse in nichilo nichil sit.

Corollarium secundum: Quidditas solis absoluta non est aliud a quidditate lune. Patet, quoniam est ipse Deus qui est entitas et quidditas absoluta omnium [3].

Corollarium hoc nephandissimum est, quia et rerum quidditates confundit et quidditatem omnium Deum dicit.

Corollarium tertium: Licet universum non sit nec sol nec luna, est tamen in sole sol et in luna luna. Patet, quia universum dicit unitatem plurium; ergo in pluribus est illa [4].

Corollarium illud omni dissonat phylosophie.

Conclusio octava: Quodlibet in universo est ipsum universum, quamvis universum in quolibet sit diverse, et quodlibet in universo diverse. Patet, quia universum est in quolibet in quod est ipsum contracte. In qualibet enim creatura universum est ipsa creatura, sicut Socrates humanitas in Socrate [5].

Hec conclusio et contradicit 3° corollario conclusionis VII^e^ per expressum, et implicat (contradictionem) cum pars integrativa non sit totum; sicut autem exemplificat quod lynea maxima contracta est contracte omnes figure, nescit quid loquitur, quia sue abstractissime intelligencie adducit mathematisalia [6] ymaginibus concreta.

Corollarium primum eiusdem conclusionis octave: Anima mundi est explicacio mentis divine. Patet, quoniam omnia que in Deo sunt unum exemplar, in anima mundi sunt plura et distincta; ita quod Deus est ut punctus centralis, anima autem mundi ut circulus [7].

---

[1] v. 7. [2] D. I., l. II ch. III. [3] D. I., l. II ch. IV. [4] sic. l. c.
[5] D. I., l. II ch. V. [6] Lire: mathematicalia? [7] D. I., l. II ch. IX.

Ecce quod animam essentialiter dissimplificat, de qua phylosophi multum diversificantur.

Corollarium secundum: Absolutus motus est quies et Deus, quia ille complicat omnes motus, quos quies explicat ut circulus centrum [1].

Hoc corollarium destruit primum motorem, contra Phylosophum, VIII° *Physicorum*.

Conclusio nona: Deus est centrum mundi, terre, omnium sperarum atque omnium que in mundo sunt, simul et circumferencia infinita. Patet, cum ipse solus sit infinita equalitas. Subdit quod terra est nobilis stella maior luna [2].

Conclusio hec contradicit sciencie de celo, nec adiectum prius unquam est auditum.

Corollarium primum: Deus est claritas absoluta cuius igneitatem omnia que sunt nituntur iuxta posse participare, in omnibus astris materialiter contracta et inmaterialiter contracta in vita vivencium vita intellectiva. Patet, cum Deus sit lux in quo non sunt tenebre [3].

Hoc corollarium divine derogat maiestati, et in probacione eius videtur clare quod scriba docte ignorancie similitudinem accipit pro re.

Corollarium secundum: „Maximum absolute est omnia possibilia actu absolute, et in hoc est infinitissimum absolute; et maximum ad genus et speciem contractum pariformiter est actu possibilis perfectio secundum datam contractionem“ [4]. Exemplum est de maxima lynea, cum qua punctum coincidit; et ita maximum contractum pariter et absolutum est Deus, et creaturas omnium perfectionum complicans.

Corollarium hoc potenciam et actum ydemptificat, contra Phylosophum, nono *Metaphisice*.

Corollarium tercium: Maximum contractum quod in se complicat omnem perfectionem contractionis illius nature nichil adicit ipsi absolute maximitati. Patet, quia maximitas absoluta non est alia aut diversa, cum sit omnia [5].

---

[1] D. I., l. II ch. X. [2] D. I., l. II ch. XI et XII. [3] D. I., l. II ch. XIV.
[4] D. I., l. III ch. II. [5] D. I l. III ch. II.

Illud corollarium creaturam adequat creatori.

Corollarium quartum: Ihesus complectitur omnes creaturas. Patet, cum sit maximus homo in quo omnia quia Deus, vivum sicut mortuum complicans, quemadmodum lux corporalis ypostasis est omnium colorum [1].

Possem hic uti verbis beati Ioh. Apocal. III° (adversus) scribam hunc docte ignorancie: „Miser es, et miserabilis, et pauper, et cecus, et nudus. Suadeo tibi emere aurum ignitum probatum ut non appareat confusio nuditatis tue. Collirio inunge oculos tuos ut videas“ [2]. Caret enim collirio, humanitatem scilicet Christi non intelligens, que est collirium oculorum nostrorum videndi Dei gloriam, ut ayt malleus hereticorum, beatus Augustinus, tractans illud Ioh. I° „Verbum caro factum est, et vidimus gloriam eius“. Et ita hoc collirium Ihesum valde dehonorat dolosa calliditate, eum universalizans.

Conclusio decima: Deus absque mutacione sui in equalitate essendi omnia est in unitate cum humanitate Ihesu maximi [3]. Patet, quia cum Deus sit supreme equalitatis et simplicitatis, tunc [4] Deus, ut est in omnibus, non est secundum gradus in ipsis quasi se gradatim et particulariter communicando, et cum omnia sine diversitate graduali esse non possint, tunc omnia sunt in Deo secundum se, cum graduum diversitate, ergo et maximus homo Ihesus in ipso Deo non aliter quam maxime esse potest.

Hec nephanda conclusio equalitatem asserit essendi divinitatis et humanitatis, pariter et Deum non simplicem sed compositum affirmat, ob diversitatem graduum omnium in eo gradualiter distincte existencium.

Corollarium primum: „Christi humanitas, cum sit maxima, sic totam speciei potenciam amplectitur ut sit cuiuslibet hominis talis essendi equalitas quod ei specialissime coniuncta et Christus sit ipse idem homo unione perfectissima, cuiuslibet numero salvo“ [5]. Patet, quia hoc agit maximitas humane nature ut „quidquid Ihesus sua passione meruit, illi meruerunt qui unum sunt cum ipso, salva differencia graduum meriti secundum differenciam graduum unionis cuiusque cum ipso per fidem caritate formatam“ [6].

[1] D. I., l. III ch. IX. [2] v. 17—18. [3] D. I., l. III ch. IV, maxima.
[4] D. I., l. III ch. IV, hinc. [5] D. I., l. III ch. VI.

Quanta ve(ne)nositas huius corollarii! quia tollit singularitatem humanitatis Christi, videlicet quod Christus non fuerit singularis homo sed universalis, cuius humanitatem dicit Deum non per unionem hypostaticam sed per abstractissimam intelligenciam, ponens essenciam Christi essenciam cuiuslibet hominis, ex hoc quia species humana tota ponit eciam Christum quemlibet hominem et sic quilibet homo esset Christus; et quod periculosissimum est, meritum Christi ascribit maximitati humane nature, non Christo gratuite nos iustificante, inimicus gracie, quantum in se esset suffocans Christi iusticiam, non valens dicere cum propheta: „quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potencias Domini; memorabor iusticie tue solius“ [1]; nichil enim ascribit de merito iusticie Christi, unde omne nostrum meritum; et ulterius ait nos meruisse quod Christus meruit, et tunc adiungens de caritate, ut sue nequicie per fidei quemdam superducat apparentem colorem religionis; longe enim differunt ab invicem unio specifica humane nature, unio ypostatica humane nature cum divina in Christo, et unio affectualis seu caritativa mentis cum Deo, de qua amplius prima Corinth. VI°: „qui adheret Domino, unus spiritus est“ [2]. Quam doctrinam unionum ignorans hic scriba docte ignorancie, et nichil probat, et sic nedum rerum naturalium sed eciam gracialium ordinem sic impie confundit, naturam ignorans et graciam abiens in consilium impiorum.

Corollarium secundum: Humanitas Ihesu ut unita divinitati plurimum absoluta est. Patet, quia secundum hoc fuit abstracta a tempore et supra tempus et incorruptibilis simpliciter, et veritas corporis temporaliter contracta, quasi signum, ymago et umbra veritatis corporalis super temporalis, qua per mortem sublata, remansit in resurrectione Ihesus in corpore supertemporali; cuius et humanitas sursum fuit in incorruptibilitate divina radicata inseparabiliter [3].

Corollarium hoc in se est omnino pestiferum, quia interimit veram Christi humanitatem; si namque homo Christus secundum humanitatem ex anima et humana carne, ut dicit symbolum Athanasii, quomodo humanitas Christi est plurima absoluta? Nec

[1] Ps. LXX, v. 15—16. [2] v. 17. [3] D. I., l. III ch. VII.

Index des noms de personnes.

Introduction.

Aeneas Sylvius, 2.
Amaury de Bennes, 17.
Ambroise (St), 15.
Aristote, 6, 10, 14, 17 n
Augustin (St), 4.
Béghards, 14.
Bernard (St), 5.
Boèce, 10.
Caton, 4.
Césarini (Julien), cardinal, 1.
Constantin, 6.
David, psalmiste, 8, 9.
David de Dinant, 16.
Eckhart (maître), 10, 14, 16.
Eugène IV, pape, 1.
Geilnhusen (Jean de), abbé de Mulbrunn, 3, 6, 7, 8, 14.
Gorgias, 4.
Hilaire (St), 6.
Hugues de St Victor, 16.
Innocent III, pape, 17.
Isaïe, 8.
Luder de Kyslaw (Pierre), 4, 5.
Marsile d'Inghen, 14, 15.
Novarre (Etienne de), 2.
Paul (St), 10.
Pétrarque, 9.
Platon, 6.
Porphyre, 14.
Pseudo-Denys, 5, 7, 11.
Scot Eriugène (Jean), 5, 16.
Solon, 4.
Thomas (St), 11.
Traversari (Ambroise), 1 n.
Uebinger (Dr Joh.), 8.
Vaudois, 10, 14.
Vincent, prieur d'Axpach, 2.
Weilheim (Jean de), 2 n.
Wiclef (Jean), 10, 14.

Texte.

(Auteurs nommés ou cités.)

Aristote, 21, 22, 28, 29, 31, 33, 35, 37.
Athanase (St), 35, 39.
Augustin (St), 38.
Béghards (ou Lollards), 25, 29, 30.
Boèce, 21.
Causes (auteur du livre des), 34.
David, psalmiste, 19, 21, 23, 24, 32, 36, 39.
Ecclesiaste (auteur de l'), 19, 31.
Ecclesiastique (auteur de l'), 31, 34.
Eckhart (maître), 21, 24, 26, 30.
Geilnhusen (Jean de), 19.
Hermes Trismegiste, 24.
Hongrie (reine de), 24.
Isaïe, 23.
Jean (St), 20, 21, 30, 32, 33, 38.
Jean, evêque de Strasbourg, 25
Luc (St), 19.
Marc (St), 21.
Matthieu (St), 20, 32.
Moïse, 29, 32.
Parménide, 33.
Paul (St), 19, 20, 21, 26, 31, 32, 34, 39.
Pierre (St), 32.
Porphyre, 28.
Sagesse (auteur de la), 24, 26.
Socrate, 31, 36.
Vaudois, 21.
Wiclef, 21.

196
B 145

18842

BAEUMKER, CLEMENS
AUTHOR

Beiträge zur Geschicte der Phil.
TITLE

des Mittelalters. Vol. 8.6

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	STORAGE - CBPL	

18842